

Le Chat Murr

Kater Murr « ...un chat doué d'esprit, de raison et de griffes acérées » (E.T.A. Hoffmann)

LETTRES ALLEMANDES
DEUTSCH-FRANZÖSISCHE ZEITUNG FÜR LITERATUR
n° 32 – octobre 2018 ISSN 2431-1979

Rédaction : Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims <http://lechatmurr.eklablog.com/>

Sous le regard de Germaine de Staël

Né en 2015 sous l'égide de l'écrivain romantique allemand E. T. A. Hoffmann *Le Chat Murr* aime la langue allemande et, bien entendu, les auteurs de langue allemande, poètes, romanciers, dramaturges

et philosophes auxquels il a consacré de nombreux articles. Le temps est venu pour nous de donner dans ce bloc-notes toute leur place aux lettres allemandes sous le regard de Germaine de Staël qui disait des Français qu'ils sont « injustes envers la littérature allemande, parce qu'ils ne la connaissent pas » (*De l'Allemagne*). Nous espérons ainsi contribuer autour de nous à une meilleure connaissance du monde germanique.

Stefan Zweig et la Grande Guerre

Nous avons eu en 2014 le bonheur de lire en français la correspondance échangée entre Romain Rolland et Stefan Zweig au cours des années 1910-1919. La publication par Bertrand Dermoncourt de textes inédits en français de Stefan Zweig datant des années 1914-1918 nous donne l'occasion de revenir sur cette correspondance en nous intéressant tout particulièrement au bombardement de la cathédrale de Reims par l'armée allemande en 1914.

LIRE PAGE 2



Photo Dominique Hoizey



E. T. A. Hoffmann

La chronique de la liseuse en robe violette
E. T. A.
Hoffmann
et Wolfgang Amadeus
Mozart

LIRE PAGES 3 et 4

Stefan Zweig et la Grande Guerre

On a tous lu *Le Monde d'hier* de Stefan Zweig. Je pense en particulier aux pages intitulées « Les Premières Heures de la guerre de 1914 ». Il y affirme qu'à l'époque, « vacciné contre l'épidémie d'enthousiasme patriotique », il demeura « résolu à ne pas laisser ébranler [sa] conviction que l'unité de l'Europe était nécessaire par une guerre fratricide causée par la maladresse des diplomates et la brutalité des fabricants de munitions¹ ». De sa correspondance avec Romain Rolland, « le plus humain des écrivains² », j'ai choisi les lettres évoquant le bombardement de la cathédrale de Reims en septembre 1914 par l'armée allemande. Les textes publiés par Bertrand Dermoncourt sous le titre *Seuls les vivants créent le monde*³ illustrent cette « lutte pour la fraternité spirituelle » dont Stefan Zweig s'est fait le chantre en pleine guerre.

Dominique Hoizey

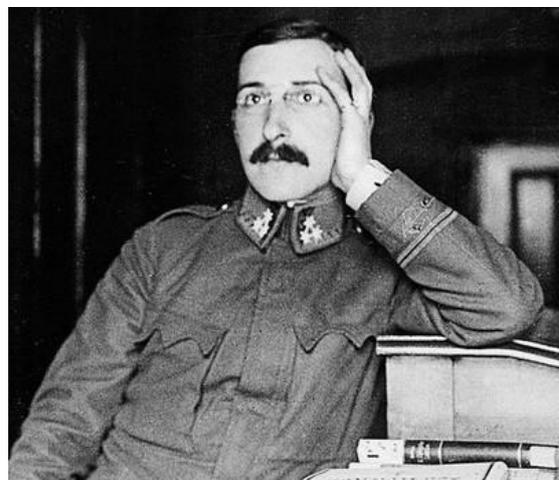
Stefan Zweig, Romain Rolland et la cathédrale de Reims

« Ils ont bombardé Reims et nous avons vu cela ! » la phrase est à la une du *Matin* du 21 septembre 1914. C'est signé Albert Londres. La cathédrale est visée. Les faits sont connus. Ce que nous savions moins, c'est qu'ils ont fait l'objet d'un échange de lettres, en plein conflit mondial, entre Romain Rolland et Stefan Zweig, deux grands noms de la littérature européenne du XX^e siècle. C'est ce que révèle leur correspondance des années 1910-1919 éditée par Jean-Yves Brancy.⁴ Un poème d'Émile Verhaeren, dont l'un et l'autre s'inquiètent du sort, en est la source. Le 30 octobre 1914, Romain Rolland informe Stefan Zweig que « Verhaeren est à Londres et vient de publier des chants sur Reims et son pays ruinés⁵ ». Il s'agit des poèmes *La Belgique* et *La Cathédrale de Reims*. Dans ce dernier il évoque le « grand temple de gloire et d'amour » et les « bataillons teutons » :

Prenant ses rosaces pour cibles
Braquant vers lui leur feu terrible.
Il n'est sainte ni saint, il n'est Vierge ni Dieu,
Il n'est pignon, il n'est muraille,
Qu'ils n'atteignent des éclats noirs de leur mitraille.

Stefan Zweig remercie Romain Rolland : « Je suis heureux de le savoir en bonne santé et je vous prie de lui écrire que je le salue bien et que la douleur qu'il ressent ne devrait pas se traduire par un fléchissement de son amitié pour moi. » Il ajoute : « Je crois que V. me connaît et connaît suffisamment les meilleurs esprits parmi nous, pour savoir que nous avons particulièrement souffert du sort de la Belgique. Reims, c'était de la calomnie, j'ose le dire avec le recul, mais la Belgique cela m'a fait mal⁶ ». De Genève, le 7 novembre, Romain Rolland réplique : « Je ne puis vous laisser dire que Reims *ist eine Verleumdung* [« est une calomnie »]. Comment pouvez-vous, avec votre esprit critique, accepter les seuls témoignages d'une seule des parties, naturellement intéressée à démentir !⁷ ». Et voici la réponse de Stefan Zweig : « Tout le monde savait ce que représente la cathédrale de Reims et je refuse de croire – et cela en dépit de votre opinion – qu'elle fût bombardée « par perversité », comme cela a été dit dans un communiqué français [...]. Ce que j'appelle calomnie se rapporte au *motif* invoqué, et aucun témoin civil [...] ne peut évaluer à quel point un poste de surveillance installé sur une tour peut constituer

un danger pour une attaque ; seul un responsable militaire peut en décider⁸ ». Un peu plus tard, Romain Rolland opposera à Stefan Zweig que « faire pleuvoir, pendant 24 heures, sur une cathédrale une pluie d'obus incendiaires, indique la volonté arrêtée de détruire l'édifice⁹ », mais cette lettre, sans doute saisie par la censure, ne parviendra pas à son destinataire. Il ne sera plus question de la cathédrale de Reims dans leur correspondance.



Stefan Zweig aux Archives de la guerre de Vienne, vers 1916 Photo Österreichische Nationalbibliothek, Vienne

Stefan Zweig et la « lutte pour la fraternité spirituelle »

Si en 1918 Stefan Zweig fait l'éloge du défaitisme, c'est certes parce qu'il voit « davantage de grandeur dans la compassion et la réconciliation que dans le combat acharné¹⁰ », mais c'est d'abord parce qu'il aime l'homme « davantage que les identités terrestres des États¹¹ ». Et c'est cet humanisme, sa foi en « une plus haute humanité » (*Érasme*), que nous retrouvons dans un article publié en 1915 dans un grand journal viennois sur le destin de la Belgique. Il éprouve « une profonde commisération pour chacune des victimes de ce pays¹² » et il ne peut pas oublier que « c'est là [qu'il a] passé, inconscient parmi les inconscients, les derniers jours avant la guerre, dans ces villes et ces rues dont beaucoup ont depuis été réduites en poussière, et pour longtemps, sous le talon de fer de la guerre.¹³ » Dès 1914, Stefan Zweig savait que « tous nous devons réapprendre à passer de l'hier au demain à travers cet aujourd'hui flagrant, dont nous ne percevons pour l'instant la violence que dans l'effroi¹⁴ ». Quelques semaines plus tard son compatriote le poète Georg Trakl saura trouver les mots pour exprimer l'horreur de la guerre :

Le soir, les forêts automnales retentissent
D'armes meurtrières, les plaines dorées
Et les lacs bleus, sur lesquels le soleil
Roule plus sombre ; la nuit enlace
Des combattants qui meurent, la plainte sauvage
De leurs gueules en morceaux...¹⁵

*Am Abend tönen die herbstlichen Wälder
Von tödlichen Waffen, die goldnen Ebenen
Und blauen Seen, darüber die Sonne
Düster hinrollt; umfängt die Nacht
Sterbende Krieger, die wilde Klage
Ihrer zerbrochenen Münder*

📖 1. Stefan Zweig, *Le Monde d'hier*, traduction Dominique Tassel, in *Romans, nouvelles et récits*, édition publiée sous la direction de Jean-Pierre Lefebvre, Bibliothèque de la Pléiade/Gallimard, 2013, p. 1061. 2. *Ibid.*, p. 1072. 3. Stefan Zweig, *Seuls les vivants créent le monde*, traduit de l'allemand par David Sanson, Robert Laffont, 2018. 4. Romain Rolland – Stefan Zweig, *Correspondance 1910-1919*, édition établie, présentée et annotée par Jean-Yves Brancy, traduction des lettres allemandes par Siegrun Barat, Albin Michel, 2014. 5. *Ibid.*, p. 102. 6. *Ibid.*, p. 108. 7. *Ibid.*, p. 111. 8. *Ibid.*, p. 117. 9. *Ibid.*, p. 132. 10. Stefan Zweig, *Seuls les vivants créent le monde*, p. 139. 11. *Ibid.*, p. 139. 12. *Ibid.*, p. 60. 13. *Ibid.*, p. 61. 14. *Ibid.*, p. 48. 15. Georg Trakl, *Grodek*, traduction Dominique Hoizey.

La chronique de la liseuse en robe violette



Ernst Theodor Amadeus Hoffmann et Wolfgang Amadeus Mozart

« Que personne ne s'imagine qu'il soit si facile de savoir qui fut cet homme », écrivait en 1956 le théologien protestant Karl Barth à l'occasion du bicentenaire de la naissance du compositeur de *La Flûte enchantée*. Il ajoutait : « L'œuvre si riche, d'une part, sa vie si brève, de l'autre, forment une espèce d'équation dont la solution n'est jamais tout à fait satisfaisante. En somme un mystère !¹ » C'est que, comme le remarquait deux décennies plus tôt le romancier de langue allemande Hermann Hesse, Mozart est devenu « d'une incompréhensibilité totale, d'un mystère magique, du fait que [sa] personnalité se perd par le haut, se dérobe à nous », tant il a été absorbé « par ce qui dépasse l'individuel et le temps² ». Donc, un mystère, que sans doute il faut reconnaître pour comprendre pourquoi sa musique nous émeut encore aujourd'hui, comme elle a ému poètes, romanciers et dramaturges qui n'ont pas hésité à donner libre cours à leur imagination pour partager avec leurs lecteurs une même admiration pour celui que Johannes Kreisler, le malheureux maître de chapelle des *Kreisleriana* d'Ernst Theodor Amadeus Hoffmann, définit comme le maître « du merveilleux qui habite les profondeurs de notre esprit³ ».

Le monde de Mozart s'anime sous la plume d'Ernst Theodor Amadeus Hoffmann qui raconte dans son *Don Juan*, « fabuleuse aventure d'un enthousiaste en voyage », qu'assistant à une représentation de *Don Giovanni*, rien n'aurait pu arracher ce dernier, sinon douloureusement, à « ce splendide moment d'enthousiasme poétique et musical⁴ », sauf, tout contre lui, une présence féminine :

« Donna Anna, debout derrière moi, dans le costume même que je venais de lui voir sur la scène, me pénétrait d'un regard rempli d'âme... Je la contemplais fixement sans pouvoir articuler une parole ; sa bouche, à ce qu'il me parut, se pinça en un léger sourire d'ironie où j'aperçus mon propre reflet et ma sottise contenue⁵. »

Ce ne sera plus Donna Anna mais Mozart que plus d'un siècle plus tard – le *Don Juan* d'Ernst Theodor Amadeus Hoffmann date de 1812 – Hermann Hesse fera apparaître dans *Le Loup des steppes*. Comment s'étonner d'une telle intrusion quand on sait que son auteur trouvait dans les opéras de Mozart « une image éternelle, transcendée, de nos passions, de nos erreurs, de nos possibilités de rédemption⁶ ». Le protagoniste, Harry Haller, dont les écrits, « ces singulières fantaisies, parfois morbides, parfois belles et riches de pensées⁷ », constituent la trame du roman, entendit un jour, du fond d'une salle de théâtre, une musique, celle qui accompagne l'apparition de l'hôte de pierre :

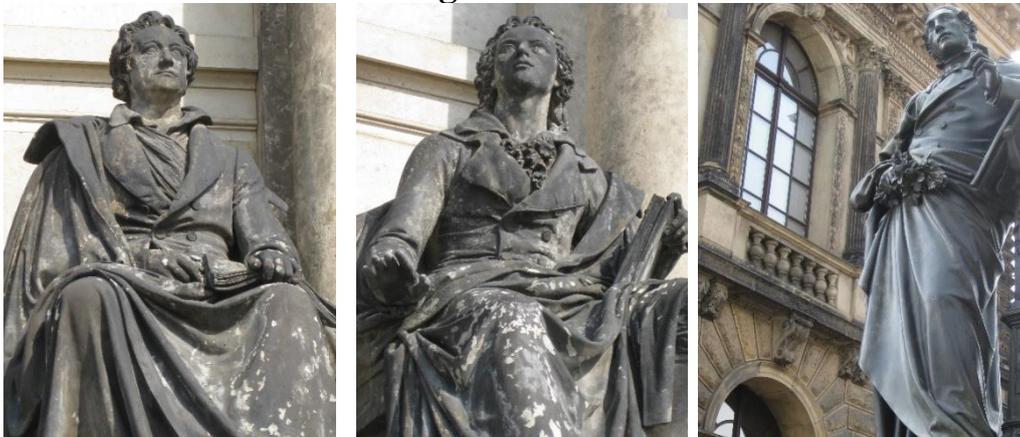
« Un rire retentit derrière moi, clair et glacial, venant des régions inaccessibles à l'homme, survolant la souffrance vécue, engendré par l'humour divin. Je me retournai, gelé et ensorcelé par ce rire, et je vis venir Mozart. Il passa en riant, se dirigea négligemment vers une loge, ouvrit la porte et entra. Je le suivis avidement, lui, le dieu de ma jeunesse, l'idéal perpétuel de ma vie et de mon admiration. La musique résonnait toujours. Mozart s'était accoudé à l'appui de la loge, le théâtre restait invisible, l'espace incommensurable était empli de ténèbres⁸. »

Jamais, plus que *Don Giovanni*, une page de Mozart n'a été aussi présente dans la littérature que l'opéra des opéras qu'il faut, selon l'heureuse formule d'Henri Ghéon, recevoir « en plein corps, comme une explosion⁹ » pour en saisir le sens et la vertu. Les proses d'écrivains ne manquent pas pour convaincre l'auditeur de se laisser entraîner dans cette « aventure dans les éléments sombres de l'homme¹⁰ » dont parle avec intelligence Pierre Jean Jouve, mais si elles n'ont pas toutes le brio dont le poète de *Sueur de sang* fait preuve dans son analyse de *Don Giovanni*, elles témoignent d'un même engouement qui fit écrire à François Mauriac que la musique de *Don Giovanni* « éclaire notre destin d'une lumière si pure et si terrible » qu'au sortir de la représentation à laquelle il assista à Salzbourg en 1934 « beaucoup ressentaient la peur de Dieu pour la première fois de leur vie¹¹ ». Le romancier aurait pu faire siennes les impressions de l'« enthousiaste en voyage » du *Don Juan* d'Ernst Theodor Amadeus Hoffmann :

« À l'andante, [...] la prescience d'une terrifiante horreur remplit mon âme. À la septième mesure de l'allegro la triomphante fanfare retentit comme une jubilation sacrilège ; dans une nuit profonde, je vis des démons de feu allonger leurs griffes brûlantes vers des êtres vivants et joyeux qui dansaient gaîment sur la mince voûte d'un abîme sans fond. Le conflit de la nature humaine avec les puissances inconnues et terribles qui l'entourent apparut clairement aux yeux de mon esprit¹². »

📖 1. Karl Barth, Éditions Labor et Fides, 1956, p. 14. 2. Hermann Hesse, *Musique*, traduit de l'allemand par Jean Malaplate, José Corti, 1997, p. 189. 3. E.T.A. Hoffmann, *Kreisleriana*, traduction par Albert Béguin, in *Romantiques Allemands*, I, Bibliothèque de la Pléiade/Gallimard, 1963, p. 901. 4. E.T.A. Hoffmann, *Don Juan*, traduction par André Cœuroy, in *Romantiques Allemands*, I, p. 870. Marcel Schneider a raison quand il écrit dans son essai, *Hoffmann le météore*, que l'auteur des *Fantaisies à la manière de Callot* et des *Contes des frères Sérapion* « entend dans la musique de *Don Giovanni* ce que personne avant lui n'a entendu » (*Hoffmann le météore*, Éditions du Rocher, 2006, p. 51). 5. *Ibid.*, p. 871. 6. Hermann Hesse, « Les opéras de Mozart » (1932), in *Musique*, p. 80. 7. Hermann Hesse, *Le Loup des steppes*, in *Romans et nouvelles*, traduction de Juliette Pary, Le Livre de Poche/Librairie Générale Française, 2005, p. 1006. 8. *Ibid.*, p. 1132. 9. Henri Ghéon, *Promenades avec Mozart*, Desclée de Brouwer, 1932. 10. Pierre Jean Jouve, *Le Don Juan de Mozart*, Christian Bourgois, 1968. 11. François Mauriac, *Mozart et autres écrits sur la musique*, recueillis, présentés et annotés par François Solesmes, Encre marine, 1996. 12. E.T.A. Hoffmann, *Don Juan*, p. 868.

Images de Dresde



De gauche à droite : Johann-Wolfgang Goethe, Friedrich Schiller et Carl Maria von Weber
Semperoper, Dresde - Photos Dominique Hoizey